This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Campbell ham
NY

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
CAMPISTRON.

TOME PREMIER.

CATALOGUE
DES CHEF-D'ŒUVRES
Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 11 liv. ; de Racine, 6 vol. 7 liv. ; de Molière, 10 vol. 10 liv. ; de Scaron, 1 liv. 4 s. ; de Champmêlé, 14 s. ; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Campistron, 2 vol. 2 liv. ; de Boindin, 16 s. ; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s. de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv. ; de La Fosse, 1 liv. ; de Le Sage, 2 vol. 2 liv. ; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv. ; de Baron, 1 liv. 5 s. ; de Crébillon, 2 vol. 2 liv. ; de La Motte, 1 liv. ; de Montfleury, 16 s. ; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Pompignan, 1 liv. ; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Boissy, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de de Belloy, 3 vol. 3 liv. ; de Destouches, 4 vol. 5 liv. ; de Fagan, 1 liv. 4 s. ; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Duvaure, 14 s. ; de Saurin, 3 vol. 3 liv. ; de Lafont, 16 s. ; de G. de Merville, 15 s. ; de La Chapelle, 12 s. ; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s. ; de d'Allainval, 1 liv. ; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s. ; de Beauchamps, 1 liv. ; d'Autreau, 2 v. 2 liv. ; de Quinault, 5 v. 5 liv. ; de Poinsinet, 1 liv. ; de Vadé, 3 vol. 3 liv. ; de Dhèle, 2 vol. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 vol. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 vol. 4 liv.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

J.G. de CAMPISTRON
né à Toulouse, en 1656,
y mourut en 1723

1787

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE CAMPISTRON.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

A PARIS,

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, n°. 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
VALADE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, J. J. Rousseau, n° 12.

1791.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de Campistron, suivie du Catalogue raisonné et anecdotique de ses Pièces de Théâtre, et précédée de son portrait.

Le Jaloux désabusé, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

VIE DE CAMPISTRON.

JEAN GALBERT DE CAMPISTRON naquit à Toulouse, l'an 1656, d'une famille noble, sortie du pays d'Armagnac, qui, depuis près de deux siecles, avoit occupé les premieres Charges de cette Ville.

L'Auteur des *Mémoires de sa Vie*, imprimés à la tête de ses Œuvres, et publiés auparavant par l'Abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*, tome troisieme, établit ainsi sa généalogie. « Arnaud de Campistron fut fait Capitoul en 1584; Léonard de Campistron fut fils d'Arnaud; Louis de Campistron, fils de Léonard, fut pere de Jean Galbert; l'ayeul et le pere de celui-ci remplirent les fonctions de Procureur-Général des Eaux et Forêts, près le Parlement de Toulouse. Bernard de Campistron,

frere du Poëte, étoit encore en possession de cette Charge en 1750. »

Jean Galbert DE CAMPISTRON reçut une éducation conforme à sa naissance. A l'aide d'un esprit vif et pénétrant, il eut bientôt perfectionné ses premieres études. En lisant ses Tragédies pleines de sentimens tendres et passionnés, on conçoit aisément que la sensibilité de son ame dut se manifester de bonne-heure. Aussi, dès sa premiere jeunesse aima-t-il éperduement une Demoiselle de sa condition, qu'il se proposa d'épouser. Nous ne savons s'il faut attribuer à quelque rivalité une blessure dangereuse qu'il reçut dans un combat singulier; mais soit que ses parens voulussent l'éloigner du pays, pour éviter les suites de cette affaire, soit qu'ils blâmassent le projet de son établissement, dans un âge si peu avancé, soit enfin la crainte des réprimandes que son aventure ou son inclination pouvoient lui attirer de leur part, il quitta sa Patrie et prit le chemin de la Capitale du Royaume.

CAMPISTRON ne tarda gueres à y faire société avec les Poëtes admirables qui renouvelloient en France le spectacle que la Grece et

l'Italie avoient eu sous Alexandre et sous Auguste. Une noble émulation s'empara de lui et développa tout-à-coup le germe de son talent. *Virginie* fut son coup d'essai ; et le succès de cette Piece, quoique médiocre, comme il prend soin lui-même de nous l'apprendre dans sa Préface qu'il a mise au-devant, ne lui donna pas lieu de se rebuter du Théarre. Cependant elle eut quinze représentations. Si ce nombre ne suffisoit pas, dans un siecle si éclairé, pour fonder la réputation d'un Ouvrage dramatique, que conclure de la plupart de nos Tragédies modernes ?

Peu de tems après *Virginie*, CAMPISTRON donna *Arminius*, et le dédia à la Duchesse de Bouillon, par une Epître en vers. Cette Dame, qui par la délicatesse de son goût et la supériorité de son esprit, influoit sur le sort des Pieces de Théatre, accorda sa bienveillance à l'Auteur, et fut d'autant plus flattée de son hommage, que la Tragédie d'*Arminius* obtint un grand succès. Il est bon d'observer que CAMPISTRON n'avoit encore atteint que sa vingt-huitieme année, et que peu d'Auteurs jusqu'alors avoient été si loin dès leur second Ouvrage.

Le nouvel essor que prit sa Muse fut encore plus élevé, et offrit, en même tems, une preuve éclatante de la fécondité de son imagination. *Andronic* et *Alcibiade* suivirent de près *Arminius*. Ces deux Pieces furent représentées la même année, et le couvrirent de gloire. *Andronic*, surtout, fit les délices de Paris, et n'excita pas moins de sensation à la Cour. La premiere fois que cette Piece y fut représentée le Duc de Villeroy et trois autres Seigneurs porterent, pour ainsi dire, CAMPISTRON à la loge de Madame la Dauphine, qui souhaitoit de le voir. Cette illustre Princesse accepta la dédicace de ces deux Tragédies, honora l'Auteur de sa protection, et se fit un plaisir de l'admettre au nombre des personnes qui, par leur mérite ou leur rang, étoient assez heureuses pour s'attirer sa bienveillance.

Le Prince de Conti fut jaloux de l'attacher à sa personne, et le nomma Secrétaire de ses Commandemens; mais CAMPISTRON ne trouva dans cette place qu'une apparence de fortune. Le Prince mourut la même année, de la petite vérole.

Cette perte fut promptement réparée par le Duç de Vendôme, qui se déclara le Protecteur de CAMPISTRON. Rendre compte de l'heureux événement qui le fit connoître de ce Prince, c'est faire l'éloge du cœur de Racine.

Le Duç de Vendôme avoit prié l'illustre Auteur de *Phedre* de lui composer des vers, pour les mêler à une fête qu'il faisoit préparer, en 1686, à Anet, et dont le Dauphin étoit l'objet. Racine se dispensa de remplir cette tâche honorable; mais il engagea le Prince à la confier à CAMPISTRON, comme étant l'homme qui lui paroissoit le plus propre à seconder ses vues. Le succès justifia la bonne opinion que Racine avoit fait concevoir de son ami, et l'Opera d'*Acis et Galathée* fit le principal ornement de cette superbe fête.

Le Prince fut si satisfait de l'Ouvrage qu'il envoya mille écus à CAMPISTRON, qui eut la générosité de les refuser. Quelques Historiens Littéraires ont prétendu qu'il ne s'étoit porté à ce refus qu'avec répugnance et d'après le conseil des Comédiens, Champmêlé et Raisin, qui regardoient cette récompense comme très-inférieure à celle qu'il avoit droit d'attendre d'un Prince

si magnifique. Nous sommes fâchés qu'on se soit permis de hasarder cette supposition qui paroît être gratuite. Alléguer de pareils faits sans fondement, c'est manquer au respect dû à la profession des Lettres. L'homme vraiement digne de les cultiver ne sacrifie point à l'or, mais uniquement à la gloire, et CAMPISTRON a prouvé qu'elle seule avoit droit à ses hommages.

Le Duc de Vendôme, flatté de son désintéressement, résolut de le fixer auprès de lui. Il le fit d'abord Secrétaire de ses Commandemens, et lui confia ensuite la Charge de Secrétaire-Général des Galeres, qui étoit à sa nomination, comme Sur-Intendant de la Marine de France.

« Le cœur des Princes, dit M. Ranchin de la Vergne, dans son Éloge de CAMPISTRON, composé pour l'Académie des Jeux Floraux, ne résiste gueres au vrai mérite, lorsque leur discernement le découvre. Le grand Vendôme, frappé des excellentes qualités de ce Poëte, touché de son attachement inviolable, l'honora de toute son amitié, et lui confia ses secrets les plus intimes. »

« Ce Prince qui, seul et sans secours, pouvoit

s'assurer du succès de ses plus hautes entreprises, lui communiqua toutes ses pensées, comme s'il avoit eu besoin de ses conseils. Il le regardoit moins comme un homme à qui il avoit droit de commander que comme un ami qu'il se croyoit obligé de rendre le dépositaire de toutes ses vues. »

Ce digne favori fut toujours le témoin des travaux de son maître, de ses combats, de ses victoires : il partageoit même ses périls. Dans l'horrible feu de Steinkerque, en *1692*, le Duc de Vendôme, qui faisoit des prodiges de valeur, voyant CAMPISTRON à ses côtés, lui demanda avec surprise : *Que faites-vous ici ?* Le Poëte lui répondit froidement : *Monseigneur, voulez-vous vous en aller ?* Le Prince goûta cette réponse, et en badina souvent dans la suite.

CAMPISTRON pouvoit tirer de sa place des gains considérables, et même légitimes ; mais il pensoit noblement et ne témoigna jamais qu'il fût sensible à l'appât des richesses. Sa négligence à répondre aux Lettres qu'on lui écrivoit est le seul reproche qu'on ait pu lui faire. Palaprat nous apprend, dans son Discours sur la Comédie de

L'Important, de son ami, l'Abbé de Brueys, que « CAMPISTRON avoit là-dessus une réputation si bien établie, qu'un jour qu'il brûloit un tas immense de Lettres, le Duc de Vendôme, lui voyant faire cette expédition, dit, en présence de plusieurs personnes : *Le voilà tout occupé à faire ses réponses.* » Palaprat remarque, au même endroit, « que le caractere de CAMPISTRON étoit presque indéchiffrable. »

Au reste, le Duc de Vendôme, bien différent de la plupart des Grands, se faisoit un plaisir de répandre des bienfaits sur tous ceux qui entouroient sa personne, et CAMPISTRON en sentit les heureux effets. Ce fut à sa recommandation que le Roi d'Espagne, Philippe V, honora le Poëte, aux champs de Luzara, après la bataille, de l'Ordre de Saint-Jacques de l'épée. Il ajouta à ce don la Commanderie de Ximenès, avec une bague de grand prix. CAMPISTRON reçut, dans le même tems, une faveur non moins glorieuse ; le Duc de Mantoue lui fit présent de son portrait, orné de diamans, et lui donna le Marquisat de Penango, dans le Mont-Ferrat. Le Roi de Sicile, après avoir reconquis ensuite

toutes ses terres sur le Duc de Mantoue, rendit à CAMPISTRON son Marquisat qui en faisoit partie, et ordonna qu'on lui en payât tous les arrérages des revenus. Enfin CAMPISTRON reçut du Pape même, Innocent XII, une riche médaille d'or.

La fortune et les honneurs ont été souvent l'écueil des talens. CAMPISTRON, au contraire, fut toujours fidele aux Muses. Il continua d'entretenir commerce avec elles parmi le bruit des armées, au milieu de la Cour et même dans les plaisirs d'Anet; dans ces fêtes magnifiques où son Héros alloit se délasser des fatigues militaires. Peut-être faut-il attribuer au tumulte et à la dissipation inséparables de ces fêtes la foiblesse de style qu'on lui a reprochée. Il l'a même sentie, puisque son dessein étoit de retoucher tous ses Ouvrages. Dans l'état où ils sont restés, on est encore obligé d'adopter le sentiment qu'ont exprimé les freres Parfaict dans leur *Histoire du Théatre François*, lorsqu'ils disent que « CAMPISTRON étoit né avec un génie décidé et des talens supérieurs pour le genre dramatique.

Personne n'a possédé plus que lui l'intelligence et l'économie du Théatre. La disposition de ses Pieces est admirable : c'est sur-tout dans cette partie essentielle qu'il faut avouer qu'il égale les plus grands maîtres. On voit encore que ses situations sont ménagées avec un art et une entente infinis. »

M. Palissot, que l'on n'accusera certainement point de flatterie, en avouant les défauts de CAMPISTRON, convient que « l'ordonnance de ses Pieces est sage et réguliere. Il pense que *Tiridate* et *Andronic* doivent incontestablement occuper le premier rang parmi nos Tragédies modernes, si l'on en excepte celles de Voltaire et de Crébillon, la *Didon* de Le Franc, le *Manlius* de La Fosse, et la Tragédie de *Warvick*, de M. de La Harpe. »

Voltaire, lui-même, s'exprime en ces termes sur CAMPISTRON, dans son siecle de Louis XIV, à la liste des Ecrivains de ce tems. « Il y a des choses touchantes dans ses Pieces. Elles sont foiblement écrites ; mais, au moins, le langage est assez pur, et après lui on a telle-

ment

ment négligé la langue dans les Pieces de Théatre qu'on a fini par écrire d'un style entiérement barbare. »

Comblé de biens et de gloire, il ne manquoit plus, à CAMPISTRON, qu'une place à l'Académie Françoise, et il l'obtint en 1701, après la mort de Segrais. Le choix qu'on fit de lui en cette occasion lui fut d'autant plus honorable que cette illustre Compagnie viola en sa faveur la regle qu'elle avoit jusques-là observée de ne recevoir personne qui n'eût auparavant sollicité son admission.

Ce fut vers cette époque que CAMPISTRON retourna dans sa patrie, après avoir demandé sa retraite au Duc de Vendôme, auquel il avoit consacré trente années de sa vie. Les parties de plaisir continuelles, dans lesquelles il étoit obligé d'accompagner son Mécene, avoient altéré considérablement sa santé, et il n'étoit plus en état de s'y livrer, sans danger pour ses jours. Ce motif le justifie assez du reproche d'ingratitude qu'on a voulu lui faire de n'avoir point suivi son bienfaiteur en Espagne.

Rendu à Toulouse, CAMPISTRON y mena

une vie agréable et tranquille. Il y fut fait Capitoul, et se concilia l'estime et l'amitié des personnes les plus qualifiées. Enfin, au mois de Novembre 1710, il contracta une alliance illustre, en épousant Mademoiselle de Maniban Casaubon, sœur de l'Archevêque de Bordeaux et cousine germaine de M. de Maniban, qui étoit alors Premier Président au Parlement de Toulouse.

Six enfans naquirent de son mariage, dont trois garçons et trois filles. Son fils aîné devint Capitaine au Régiment de Condé, et fit les campagnes d'Italie, pendant la guerre de 1734; le second servit d'abord dans la Compagnie des Mousquetaires noirs, fut ensuite fait Capitaine au Régiment d'Agenois, se retira du service et se maria, et le troisieme mourut fort jeune. Des trois filles, l'aînée épousa M. Ginglins de Cane, de Montconseil, Commandant d'un bataillon du Régiment de la Marine; la seconde épousa un Conseiller au Parlement de Toulouse, et la troisieme ne s'est point mariée.

Rien ne paroît moins vrai que les détails de la mort de CAMPISTRON, rapportés par le Pere

Niceron, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*. Après avoir dit que l'Archevêque de Toulouse ramena un soir, de Balma, sa maison de plaisance, à la ville, CAMPISTRON qu'il y avoit mené pour dîner, le Pere Niceron ajoute que « CAMPISTRON voulut prendre des porteurs de chaise, sur la place Saint-Étienne, pour s'en retourner chez lui ; mais que, comme ils faisoient quelque difficulté de le porter, à cause de sa pesanteur et de l'éloignement de sa maison, il se mit en colere et leur donna des coups de canne ; que cette colere, jointe à la réplétion que lui causoit le grand repas qu'il avoit fait chez l'Archevêque, le fit aussi-tôt tomber en apoplexie, et qu'on le porta chez un Chirurgien, qui le saigna, et de-là chez lui, où il mourut quelques heures après. »

Le dernier Éditeur des Œuvres de CAMPISTRON, (1) mieux instruit des faits, rejette toutes

(1) M. De Bonneval, ami intime de M. Gourdon de Bacq, parent de Campistron, et qui s'étoit chargé de donner l'édition des Œuvres de ce Poëte. La mort surprit M. Gourdon de Bacq, vers la fin de 1749, au moment où il alloit s'occuper de ce travail, qu'il remit

ces circonsrances comme fausses. Il assure que CAMPISTRON, à son retour de la campagne de l'Archevêque, avec lequel il avoit en effet dîné, mourut, presque subitement, d'un abcès au poumon, le 11 Mai 1723, âgé de soixante-sept ans. « Mais CAMPISTRON, dit-il, sentoit, depuis long-tems, les approches de ce mal. La querelle avec les porteurs de chaise, sa grosseur, qui n'étoit assurément pas énorme, les coups de canne, on ne lui en a jamais vu porter; tout cela paroît être une fable, assez mal-à-propos imaginée pour égayer ce triste événement. »

La place de CAMPISTRON à l'Académie Françoise fut remplie par un Poëte illustre, Néricault Destouches, qui, dans son Discours de réception, fit ainsi l'éloge de son prédécesseur. « M. de CAMPISTRON s'étoit rendu célebre avant que de parvenir à voir ses travaux couronnés par l'Académie, quoiqu'elle mette le comble à la gloire des plus grands hommes. Il s'étoit ac-

à son ami, M. De Bonneval. Celui-ci s'en est acquitté, avec plaisir, et d'une maniere distinguée. Son édition, qui est la plus complette qu'on ait des Œuvres de Campistron, fut publiée, à Paris, en 1750, en trois volumes in-8°.

quis des honneurs immortels, en osant courir la vaste et périlleuse carriere où les Corneilles et les Racines s'étoient surchargés de lauriers. Et dans quel tems encore entreprit-il de marcher sur les traces de ces hommes si renommés? Lorsque nous étions tout remplis de leurs chef-d'œuvres; lorsque nous ne nous lassions point de voir, d'applaudir, d'admirer les uns, de nous laisser toucher, attendrir, enlever par les autres; lorsque justement prévenus en faveur des grands maîtres qui les avoient produits, nous désespérions qu'il s'élevât jamais sur la scene françoise aucun génie digne d'avoir part au tribut de louanges que nous nous étions engagés à leur payer sans cesse. Cependant, mon illustre prédécesseur prétendit partager avec eux les applaudissemens, et il sut obtenir ce partage glorieux, en dépit de la critique et de l'envie. »

Fontenelle, dans sa réponse à Destouches, dit, en parlant également de CAMPISTRON: « Quoiqu'il ne soit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragédie au plus haut degré de perfection, et qui avoient été l'honneur de leur siecle, à un point qu'ils devoient être le

désespoir des siecles suivans, il a été souvent honoré d'un aussi grand nombre d'acclamations, et a recueilli autant de larmes. »

L'Académie des Jeux Floraux, dont CAMPISTRON étoit Membre, publia son éloge funebre, qu'elle fit composer pour elle; distinction qu'elle n'avoit encore accordée à personne. Ce fut M. Ranchin de Lavergne qui se chargea de faire cet éloge, dont nous avons déja rapporté, plus haut, un passage, et dans lequel il dit encore, en parlant des talens dramatiques de CAMPISTRON: « On croyoit les sujets tragiques, les grands caracteres, les sentimens pathétiques épuisés. M. de CAMPISTRON détrompa bientôt le Public d'une idée qui faisoit tort à la nation. *Andronic*, *Alcibiade*, *Tiridate* parurent nouveaux. Ils charmerent les esprits et les cœurs, et firent couler des larmes des mêmes yeux qui avoient pleuré aux *Horaces*, aux *Pompées*, aux *Phedres*, aux *Britannicus*. Heureux génie! esprit aisé! on voyoit le fruit de son travail, sans s'appercevoir du tems qu'il employoit à travailler. »

« L'éclat de sa fortune ne l'éblouit jamais. Content de posséder le cœur de son Prince, il

n'usa de sa faveur auprès de lui que pour les autres, (1) et sur-tout pour ses compatriotes, qu'il protégea toujours et qu'il prévint dans leurs besoins. »

« Il étoit bon citoyen, bon ami, obligeant, honnête homme, attaché à tous ses devoirs. Il n'eut jamais cette vanité fastueuse, qui s'empare d'un Poëte applaudi. Tranquille au milieu des

---

(1) Campistron passant par le Duché de Parme fut attaqué par des voleurs, qui lui enleverent jusqu'à ses habits. Il gagna, à demi nud, le village le plus voisin ; c'étoit celui où l'Abbé Albéroni étoit Curé. Campistron trouva du secours dans la générosité de cet Ecclésiastique : il en reçut des habits et de l'argent pour continuer son voyage. Quelques années après, ayant suivi le Duc de Vendôme dans les guerres d'Italie, il se trouva aux environs de la Paroisse de son bienfaiteur. Comme ce Prince avoit besoin d'un homme du pays qui pût lui découvrir où les habitans avoient leurs grains cachés, le Poëte saisit cette occasion de lui parler d'Albéroni. On fit venir le Curé, qui soutint parfaitement l'idée que Campistron avoit donnée de lui. Le Prince en fit son Aumônier. Tel est le principe de la haute fortune de cet Ecclésiastique, qui fut depuis Cardinal et premier Ministre d'Espagne.

acclamations, on ne voyoit en lui qu'un renouvellement de modestie, qui ne lui faisoit pas moins d'honneur que le succès de ses Ouvrages. Il en parloit rarement, et il en avouoit les défauts. Mémoire qui rappelloit tout à propos, savoir immense, critique fine et sans chagrin, politesse sans flatterie, connoissance exacte de tout ce qui se passoit dans le monde Littéraire, vivacité ingénieuse et charmante; qu'on s'étonne si, avec ces qualités acquises et naturelles, il a mérité la louange si délicate, pour parler avec Horace, d'avoir plu aux Grands.

Principibus placuisse viris, non ultima laus est. »

La ville de Toulouse a fait faire le buste de CAMPISTRON, en marbre, et l'a placé dans une des salles de son Hôtel municipal, qu'on appelle la galerie des Hommes illustres. On lit au-dessous de ce buste ces vers latins, qui sont de l'Auteur du *Prædium rusticum*, le fameux Poëte Vaniere.

Hic tragicis peperit decus immortale camœnis.
Sed tamen illa fuit laudum postrema, virique,

Qui mores novere probos, pietatis et æqui
Pectus amans, rerumque capax, et ad omnia promptum
Officia ingenium, vix laudavere Poetam.

C'est d'après ce buste, dont M. le Baron de Puymaurin, Syndic Général des États de la Province de Languedoc, a bien voulu nous faire faire et nous envoyer un dessin, et d'après un tableau, appartenant à l'Académie Françoise, et qu'elle nous a permis de prendre pour modele, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici, la premiere qu'on ait encore faite du Portrait de CAMPISTRON.

CATALOGUE DES PIECES DE CAMPISTRON.

VIRGINIE, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Février 1683; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au Président Fieubet, et une Préface, à Paris, la même année, chez Étienne Lucas, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Appius, Décemvir, aime éperduement Virginie, et l'a fait arracher des autels, où elle étoit prête à épouser Icile, Chevalier Romain. Pour voiler le mystere de cette odieuse entreprise, il répand le bruit que Virginie n'est point du noble sang dont elle porte le nom, mais qu'elle est née d'une esclave de Clodius, et qu'il l'a fait enlever pour la rendre à son véritable maître. En vain il cherche à persuader ce mensonge à Plautie. Celle-ci, qui est mere de Virginie, ne con-

sulte que la nature, et redemande sa fille. Appius, toujours sous le même prétexte, la tient enfermée dans son Palais. Enfin il lui déclare sa passion et l'engage à accepter sa main. Virginie la refuse et fait part de la proposition à Plautie et à Icile, qui vont implorer en sa faveur l'assistance de Rome. Plusieurs amis dévoués à Icile sont déja rassemblés pour le venger. Appius en est instruit et le fait arrêter. Il menace de le faire périr si Virginie ne cede point à ses vœux; mais cette fille courageuse se montre inébranlable, ainsi que son amant. Le Décemvir ordonne la mort d'Icile. Son supplice est près de commencer, lorsque ses amis brisent les portes de sa prison et lui rendent la liberté. Dans le premier mouvement de sa fureur, Icile attaque son rival et le tue. Il va délivrer ensuite Plautie, qu'on avoit détenue prisonniere, pour empêcher l'effet de ses plaintes. Cependant Appius avoit remis Virginie entre les mains de Clodius. Cet odieux Ministre du tyran, soutenu par ses soldats, la conduisoit en esclavage. Virginius, son pere, qui arrive de l'armée, est informé de l'attentat commis contre sa fille. Il vole à son secours, et prétend seul l'arracher des mains de son ravisseur. Il est désarmé par le nombre. Dans cette extrêmité cruelle, il demande à l'embrasser et obtient cette grace. Ce malheureux pere s'approche de sa fille, qui demande à sauver son honneur aux dépens de sa vie. Égaré, furieux, Virginius voit un couteau, s'en empare, le lève sur sa fille. Comme

si balance à lui percer le sein, cette vertueuse Romaine vole elle-même au-devant du coup et se tue.

« La considération que l'on doit à M. de Campistron, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et la réputation qu'il s'est acquise avec justice par ses autres Ouvrages, demandent qu'on passe légerement sur celui-ci. Un Poëte qui commence mérite toujours de l'indulgence. On peut, il est vrai, lui reprocher le choix de son sujet... Il fait une époque remarquable dans l'Histoire Romaine, sans cependant avoir cette noblesse nécessaire au genre tragique. Virginie n'intéresse que foiblement, et se trouve même avilie par le soupçon qu'on répand sur sa naissance. Icile, son amant, pleure, gémit, se donne beaucoup de mouvemens, sans rien opérer. Plautie, mere de Virginie, est absolument inutile. A l'égard du personnage d'Appius, il est trop odieux. Il joue également la religion et la probité, et s'autorise des loix les plus sacrées, pour couvrir ses injustices, et Clodius, lâche Ministre de ses volontés, n'est qu'un bas scélérat. Il faut convenir, malgré cela, que la Piece est passablement conduite, et l'on y trouve des situations et quelques endroits qui ont pu faire présumer favorablement de l'Auteur. »

Cet événement, qui fit abolir la puissance des Décemvirs, a fourni le sujet de plusieurs Tragédies. Mairet le traita, sous le même titre, en 1634; Dutheil, en 1641, sous le titre de *L'Injustice punie*; Le Clerc, en 1645,

1645, sous celui de la *Virginie Romaine*; M. de Chabanon, en 1764, fit recevoir au Théatre François une *Virginie*, qui n'a pas encore été représentée; enfin le 11 Juillet 1789 les Comédiens François ont joué, avec succès, une nouvelle *Virginie*, dont l'Auteur a gardé l'anonyme, et la même année, M. Le Blanc en a fait aussi imprimer une, dont il s'occupoit depuis long-tems, et qui, sans la concurrence, étoit destinée au même Théatre.

Arminius, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le *19* Février *1684*; imprimée, avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée à la Duchesse de Bouillon, et une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Ségeste, Prince des Cattes, après une longue guerre, soutenue glorieusement contre les Romains, a conclu un traité avec Varus, nommé par Auguste Gouverneur de la Germanie, et il lui a offert, pour gage de la paix, la main d'Isménie, sa fille, qui a été promise auparavant à Arminius, ennemi déclaré de Rome. Ce Prince, qui commande les Chérus-

ques, a été absent pendant six mois. Il revient enfin trouver Ségeste, pour lui reprocher son alliance avec les Romains et son manque de foi, à l'égard d'Isménie. Comme il réclame en vain ses droits sur elle, il jure de venger cet outrage sur Varus, son rival. Ségeste qui s'attendoit à cette marque de ressentiment, en a prévenu les effets. Sa garde a reçu l'ordre secret d'arrêter Arminius. On s'empare en effet de lui et on l'emprisonne. Polixene, sa sœur, qui est aimée de Sigismond, fils de Ségeste, l'avertit du danger que court son frere. Cet amant, plein de tendresse et de zele, s'empresse de le sauver. Il gagne les gardes, chargés de veiller sur Arminius, fait rendre la liberté à ce Héros, et lui fournit l'occasion de rejoindre son armée, pendant la nuit. Ségeste, apprenant que sa victime lui est échappée, éclate en menaces. Sigismond et Polixene, tour-à-tour, se déclarent auteurs de cette trahison, et consentent à la payer de leur tête. Cependant Arminius s'avance, avec son armée. Varus et Ségeste assemblent leurs troupes. Le combat s'engage, et le sort favorise le Prince des Chérusques. Varus, dangereusement blessé, ne peut survivre à la défaite des Romains, et se donne la mort. Ségeste veut imiter son exemple, mais il médite encore une vengeance terrible; son dessein est d'immoler Sigismond, Isménie et Polixene. Arminius paroît alors, et loin de se montrer offensé des discours injurieux que Ségeste lui adresse, il lui parle en vainqueur généreux. A force de grandeur d'ame, il l'o-

oblige à lui pardonner sa victoire, et finit par vouer aux Romains une haine éternelle.

Cette Piece obtint le plus brillant succès. Voici ce qu'en dit De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Février 1684. « Les Comédiens François nous ont donné ce mois-ci *Arminius*, de l'Auteur de *Virginie*. Les vers en sont fort beaux et fort aisés, et outre les scenes d'amour qui sont touchantes, elle est remplie de sentimens de fierté contre la grandeur Romaine, qui la rendent digne du succès qu'elle a. »

« Scudéri avoit mis ce sujet sur la scene quarante-deux ans auparavant, et on conçoit sans peine que la rivalité ne pouvoit être dangereuse pour Campistron. »

Cet Auteur nous apprend, dans sa Préface d'*Arminius*, « qu'en 1712 un Gentilhomme de Florence, Académicien della Crusca, traduisit cette Piece en Italien, presque mot pour mot, et en fit un Opera, qui fut représenté, pendant trois mois de suite, devant le grand Duc de Toscane, dans son Palais de Pratolin, avec un applaudissement général. »

L'Amante Amant, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 2 Août 1684; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

« Cette Comédie, que l'Auteur a toujours désa-

vouée, parce qu'il la trouvoit trop libre, est une bagatelle ingénieuse, à laquelle des piques assez ordinaires chez les Comédiens donnerent naissance, dit l'Auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Campistron*. On avoit joué *La Femme Juge et Partie*, dont une Actrice (1) étoit fâchée de n'avoir pas eu le premier rôle, parce qu'elle se piquoit d'avoir la jambe belle. M. de Campistron, pour la consoler, fit, en moins de quinze jours, *L'Amante Amant*, où cette Comédienne parut en habit de Cavalier. La Piece eut un grand succès. »

Voici quel en est le sujet.

Timandre, absent, depuis dix-huit mois, est de retour à Paris, où il apprend qu'un certain Licidas a pris sa place auprès de Lucinde, sa maîtresse, et lui rend des soins assidus, que Dorimene, sa mere, approuve. Cette nouvelle l'alarme d'autant plus qu'étant cadet de Normandie, il n'a point de fortune, tandis que son rival est fort riche. De son côté, Licidas, amoureux de Lucinde, lui a sacrifié une

---

(1) L'Éditeur des *Œuvres de Campistron*, M. De Bonneval, donne pour un fait certain que cette Actrice étoit la Demoiselle Raisin, et non la Demoiselle Guyot, comme l'ont prétendu les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*.

jeune veuve, fort aimable, appelée Angélique, dont il avoit fait la connoissance à Lyon. Cette veuve qui n'a pu l'oublier, malgré son infidélité, est venue à Paris, et veut tenter un nouvel effort sur le cœur de Licidas. Mais, avant tout, elle desire rompre le projet de son mariage avec Lucinde. Elle imagine, à cet effet, de s'habiller en homme, d'aller visiter Dorimene, qu'elle sait être une vieille coquette, et de gagner sa confiance, en feignant de lui faire la cour. Ce moyen réussit d'autant mieux que Timandre, la prenant pour son frere, qu'il a connu à Lyon, et auquel elle ressemble parfaitement, propose de l'introduire chez Dorimene; ce qui s'exécute. Le faux Cavalier est trouvé charmant par la vieille coquette, qui bientôt en raffole et prétend l'épouser. Angélique profite de cette heureuse disposition pour perdre Licidas dans son esprit, à la faveur d'une entrevue qu'elle a avec lui, et où il la prend pour son frere. Elle dévoile sa trahison à l'égard d'Angélique, en présence de Timandre, de Dorimene et de Lucinde. Ces deux dernieres, sur-tout, blâment fort sa conduite. Licidas, confondu, est obligé de renoncer à Lucinde, et sort dans l'intention de se battre avec l'auteur de sa disgrace. Angélique alors reprend les habits de son sexe. Licidas ne tarde gueres à reparoître, pour se couper la gorge avec le feint Cavalier. Mais quelle est sa surprise, en reconnoissant dans son adversaire Angélique, elle-même, qui lui fait les plus tendres reproches! Pé-

nétré de l'excès de son amour, il convient enfin de ses torts, et demande à les réparer, en tombant à ses genoux. Timandre, Dorimene et Lucinde le surprennent dans cette posture suppliante, qui semble leur prouver une nouvelle inconstance de sa part. Le mystere est bientôt éclairci. Angélique se fait connoître, reçoit la main de son amant, et Dorimene consent volontiers au mariage de Lucinde avec Timandre.

* *Andronic*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Février 1685; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à Madame la Dauphine, et une Préface, à Paris, en 1715, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Alcibiade, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Décembre 1685; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à Madame la Dauphine, et une Préface, à Paris, en 1686, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Alcibiade ayant été banni de la Grece, s'est retiré à la Cour d'Artaxerce, Roi de Perse, qui lui a accordé toute sa confiance. Il n'a pu voir Palmis, sa fille, sans l'aimer; et cette Princesse, elle-même, a partagé ses feux. Cependant le devoir les a empêchés de se déclarer leur passion mutuelle. Artaxerce, qui est en guerre avec les Grecs, desire qu'Alcibiade lui prête contre eux le secours de son bras; et, dans le dessein d'étouffer en lui tout reste d'amour pour sa Patrie, il lui offre la main d'Arthémise, Princesse née de son sang. Alcibiade, uniquement occupé des attraits de Palmis, rejette cette proposition. Arthémise, qui l'aimoit, en secret, veut se venger de l'affront fait à sa naissance, et fortifie encore le ressentiment qu'un tel refus a excité dans le cœur du Roi. Pendant ce tems, des Ambassadeurs Grecs sont venus lui demander la tête d'Alcibiade. Artaxerce se résout à leur livrer la victime. Pharnabaze, favori du Roi et ami d'Alcibiade, l'engage, ainsi que Palmis, à chercher son salut dans la fuite. Il dédaigne d'abord ce moyen qui obscurciroit sa gloire, et finit par l'accepter, en cédant aux vives instances de la Princesse. Au moment où il se prépare à fuir, il est assailli par des Grecs, et n'échappe de leurs mains qu'à l'aide de Pharnabaze et de quelques soldats. Ayant été mortellement blessé dans cette attaque, il se fait conduire en présence d'Artaxerce, lui demande la grace de Pharnabaze, qui l'a sauvé,

contre les intentions de son Roi, et il va mourir ensuite dans les bras de son libérateur.

« La réussite d'*Alcibiade*, dit Campistron dans la Préface qu'il a mise au-devant de cette Tragédie, fut encore, s'il est possible, plus grande que celle d'*Andronic*, et la quarantieme représentation fut aussi suivie que la premiere. Le sujet est tiré des Vies de Plutarque. Il est aisé de voir que j'ai changé ou ajouté à l'Histoire. On remarquera seulement que le personnage d'Arthémise, lequel paroîtra peut-être épisodique, ne l'est pas. C'est Hérodote qui me l'a fourni; et l'on trouvera dans cet Auteur que cette Princesse étoit toute-puissante dans le Conseil du Roi de Perse. »

« Les Critiques, à leur ordinaire, se déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage; mais les plus séveres demeurerent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractere, l'esprit et les mœurs de l'ancienne Grece, et que tout ce qui s'est passé de mémorable entre Darius, Xercès, Artaxerce et les Grecs, y étoit assez heureusement ramené. »

De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Janvier 1686, confirma ainsi ce jugement. « La nouvelle Tragédie d'*Alcibiade* a eu un très-grand succès. Alcibiade y conserve le caractere qu'il a dans l'Histoire, et l'Acteur (le fameux Baron) qui l'a représenté a soutenu ce personnage avec un tel agrément et d'une maniere si naturelle qu'on peut dire que c'est la

premiere fois que la Tragédie a été jouée de cette maniere. La Piece est remplie de vers aisés et de très-bon goût, et tout le monde en voit la représentation avec beaucoup de plaisir. »

« Un Officier passant par Lyon, et se trouvant à une représentation d'*Alcibiade*, indigné de la maniere cruelle dont l'Actrice qui jouoit Palmis traitoit un Héros si passionné et si intéressant, se leva brusquement de sa place, et, par un enthousiasme de bonté d'ame, dit, tout haut; à l'Acteur rebuté : *Eh! que diable, donne-lui quatre louis, comme j'ai fait tantôt, et tu en viendras à bout, sur ma parole!* » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

Acis et Galathée, Pastorale-Héroïque, en trois actes, précédée d'un Prologue, musique de Lully, représentée, pour la premiere fois, dans la Galerie de Diane, au Château d'Anet, le *6* Septembre *1686*, et ensuite à Paris, par l'Académie Royale de Musique, vers la fin du même mois; imprimée, la même année, à Paris, chez Christophe Ballard, *in-4°.*, et dans le tome troisieme du *Recueil général des Opera*.

Le Prologue est formé par Apollon, Comus, Diane, l'Abondance et une troupe de Divinités champêtres. Diane, la Déesse, y fait allusion à Diane de

Poitiers, pour qui fut bâti le Château d'Anet ; et toutes ces Divinités célebrent les louanges de Louis XIV et du Dauphin, son fils.

Le sujet de la Pastorale est tiré des Métamorphoses d'Ovide. En détachant les accessoires du Poëme, le fonds se réduit à peu de chose.

Acis, Berger, amant de Galathée, a pour rival le Géant Polyphême. Ce Cyclope qui croit être aimé de la Nymphe, lui fait préparer une fête, pendant laquelle il se flatte de recevoir sa main. Acis conseille à Galathée de le suivre au Temple de Junon, pour y célébrer leur hymen, sous les auspices de cette Déesse ; mais à peine approchent-ils du Temple que Polyphême les découvre du haut d'une montagne. Ce Géant furieux lance un rocher sur Acis, et le tue. Galathée invoque Neptune, pour rendre la vie à son amant. Ce Dieu exauce sa priere, et Acis, changé en fleuve, est uni à Galathée.

« Après que Quinault eut entiérement renoncé au Théatre, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, Lully, qui se voyoit dépourvu de Poëte, mit en musique, à la sollicitation du Duc de Vendôme, le Ballet d'*Acis et Galathée*, que ce Prince fit représenter par l'Académie Royale de Musique, au Château d'Anet, devant M. le Dauphin, à qui il vouloit donner un Spectacle nouveau et magnifique. Voici de quelle maniere la chose se passa. M. le Dauphin partit de Versailles le Vendredi 6 Septembre 1686, à six heures du matin. Sur les

dix heures, il arriva à Anet, qui en est éloigné de treize lieues. Peu de tems après son arrivée, on servit à dîner. Les deux premieres tables étoient pour M. le Dauphin, les Princes et Seigneurs de la Cour; la troisieme fut pour Lully : elle étoit servie avec autant de régularité que les autres, et il y avoit un Maître-d'Hôtel uniquement pour cela. On y voyoit toujours bonne compagnie, tant à manger qu'à faire conversation avec Lully, pendant le repas. La quatrieme table fut servie pour les Demoiselles qui chantoient dans l'Operá, et pour celles qui y dansoient. La cinquieme pour les Chanteurs et Danseurs, et la sixieme pour tous les instrumens. Sur les sept heures du soir, M. le Dauphin monta dans la Galerie de Diane, pour y voir l'Opera d'*Acis et Galathée*, qui fut représenté avec toute la magnificence possible et très-bien exécuté. Lully reçut mille complimens, et l'on trouva la musique si belle et si simple qu'elle fit oublier la foiblesse du Poëme, à un tel point que Campistron eut part aux applaudissemens. »

« Ce Ballet fut joué ensuite à Anet les 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 du même mois, après quoi Lully le fit donner à Paris, où il n'eut pas moins de succès. »

« Le 24 de ce mois, Lully alla voir les Ambassadeurs de Siam, qui lui firent l'honneur de le faire manger avec eux. Sur le soir, ils se rendirent à l'Opera, où Lully les alla recevoir à la porte. Comme

on représentoit alors le Ballet d'*Acis et Galathée*, dans lequel il n'y a point de machines, on leur dit, pendant la représentation, que ces sortes de Spectacles étoient ordinairement plus magnifiques, mais que celui qu'ils voyoient ne pouvoit l'être davantage, ayant été composé pour être exécuté dans un lieu qui ne le permettoit pas. L'Interprete leur expliqua ensuite la fête pour laquelle ce divertissement avoit été fait. Un des Ambassadeurs répondit que cet Opera lui faisoit aisément juger de la beauté des autres qu'il n'avoit pas vus. Il marqua pendant la représentation de l'Opera, qu'il en comprenoit le sujet, et dit là-dessus des choses fort galantes. Ce qu'il dit ensuite à Mademoiselle Le Rochois, (chargée du rôle de Galathée) qui alla, après l'Opera, à l'Hôtel des Ambassadeurs, fit bien connoître qu'il l'avoit compris. Il la fit asseoir, avec politesse, et ajouta qu'ils ne pouvoient faire trop d'honneur à la fille du Dieu de la mer, et qu'ils avoient besoin de sa protection, afin qu'elle calmât les flots, et leur fît faire une heureuse navigation. »

Cet Operà a eu sept reprises au Théatre. La premiere le 13 Juin 1702, la seconde le 5 Octobre 1704, la troisieme le 18 Août 1718, la quatrieme le 13 Septembre 1725, la cinquieme le 19 Août 1734, la sixieme le 8 du même mois 1744, et la septieme le 6 Juin 1752. Il eut toujours du succès. Il fut aussi représenté à Versailles, devant le Roi, sur le Théatre des petits appartemens, le 23 Janvier 1749, avec un

nouveau

nouveau Prologue, entre Saturne, joué par M. le Duc d'Ayen, et Astrée, jouée par Madame la Duchesse de Brancas.

Dans la Pastorale, M. le Vicomte de Rohan joua Acis, Madame la Marquise de Pompadour, Galathée, M. le Marquis de La Salle, Polyphême, M. le Chevalier de Clermont, Tircis, Berger de la Sicile, amant d'Aminte, et ensuite Neptune, pere de Polyphême; Madame de Marchais, aujourd'hui Madame la Comtesse d'Angiviller, la Bergere Aminte, et ensuite une Nayade, de la suite de Neptune.

Phraate, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 26 Décembre 1686; non imprimée.

« Le sujet de cette Piece est tiré de l'Histoire des Parthes, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Josephe raconte, dans ses *Antiquités Judaïques*, livre quinzieme, que Phraate, douzieme Roi de cette nation, ayant fait la paix avec Auguste, reçut, entre autres présens de cet Empereur, une esclave nommée Thermuse. Cette fille, qui joignoit à une extrême beauté un esprit simple, insinuant et rusé, sut si bien gagner le cœur de Phraate, que ce Prince eut la foiblesse de l'épouser, et de nommer pour successeur à son trône un fils qu'il avoit eu d'elle, appelé Phraatace, au préjudice de ses autres enfans. Phraate fut bien mal payé de

ses bontés, car, sur la fin de ses vieux jours, Phraatace et Thermuse, impatiens de jouir du pouvoir souverain, conspirerent contre ce malheureux Roi, et lui firent perdre la vie. »

« Comme cette Tragédie n'a point été imprimée on ignore de quelle façon elle étoit traitée. On peut seulement conjecturer qu'il y avoit dans l'Ouvrage plusieurs traits un peu trop hardis, qui donnerent lieu à certains censeurs de la Cour de faire de malignes applications. Il fallut le crédit de Madame la Dauphine pour faire cesser les représentations de *Phraate. On ne disoit pas que je faisois mal des vers*, a souvent répété Campistron à l'Auteur des *Mémoires de sa Vie, on disoit que j'étois un imprudent et que je me ferois mettre à la Bastille.* Il y avoit, en effet, dans cette Piece des peintures et des incidens qui ne convenoient point à ces tems-là. Cette Tragédie, qui est absolument perdue, n'eut que trois représentations. »

Achille et Polixene, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique de Lully et Colasse, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 7 Novembre 1687; imprimée, la même année, à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et, ensuite, dans le tome troisieme du *Recueil général des Opéra*.

Les personnages du Prologue sont Jupiter, Mercure, Melpomene, Thalie, Terpsichore et une troupe de Génies, de la suite des trois Muses. Toutes ces Divinités chantent les louanges de Louis XIV, et annoncent le sujet de la Tragédie-Lyrique qu'on va représenter.

Voici quel est le sujet de cet Opera, tiré de l'Iliade.

Patrocle ayant succombé sous les coups d'Hector, Achille prend les armes pour venger la mort de son ami, et tue Hector, lui-même. Priam, accompagné d'Andromaque et de Polixene, vient lui redemander le corps de son fils. Le vainqueur est attendri par leurs prieres. Il ne peut sur-tout résister aux larmes de Polixene, et se sent, tout-à-coup, épris pour cette Princesse du plus violent amour. Il consent à lui rendre son frere, mais il brûle, en même tems, de la posséder. Déja ce Héros songe aux moyens de devenir son époux, lorsqu'Agamemnon, flatté du nouvel exploit d'Achille, et oubliant tout ressentiment, lui remet Briséïs, objet de leur ancienne querelle. Mais cette illustre prisonniere, qui avoit d'abord subjugué le cœur de ce Héros, n'en reçoit plus qu'un froid accueil. Cette amante désespérée invoque Junon et la prie de s'opposer au bonheur de sa rivale. La Déesse écoute ses vœux et souleve aussitôt les Divinités de l'enfer contre les Troyens, dont elle est ennemie. Pendant ce tems, Achille a obtenu le consentement de Priam, et l'hymen est préparé.

Au moment où il entre dans le Temple d'Apollon, pour y recevoir la main de Polixene, Pâris, usant de trahison, porte à ce Héros un coup mortel. Polixene ne peut survivre à son amant, et elle se perce avec le trait même qu'elle avoit retiré de la blessure d'Achille.

« La premiere fois qu'on joua cet Opera, dit De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Novembre 1687, il s'y trouva tant de monde que ceux qui n'avoient pas envoyé retenir leurs places dès midi furent obligés de s'en retourner sans le voir. M. le Dauphin y vint de Versailles; ce qui augmenta encore la foule, joint à cela que plusieurs y étoient attirés par la curiosité de voir si ceux qui s'en sont mêlés cette fois y réussiroient aussi-bien que le fameux Baptiste (Lully); mais chacun eut lieu d'en être content, à la réserve du Baron de Lanjamet, ci-devant Officier aux Gardes, sur la tête duquel tomba une planche, dont il manqua d'être tué. Cet accident interrompit le Spectacle pendant quelque tems. »

« Il ne faut pas s'étonner, ajoutent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, si cet Ouvrage eut du succès dans sa nouveauté. On y voyoit, tout-à-la-fois, les précieux restes de la musique de Lully (Lully en avoit composé l'ouverture et le premiere acte, et le surplus étoit de Colasse) qu'on venoit de perdre, et le commencement d'un jeune éleve qui donnoit de grandes espérances. Outre cela le jeu des Acteurs contribua beaucoup à la réussite.

Mademoiselle Le Rochois rendit, avec son feu ordinaire, le rôle de Polixene, et ceux d'Achille et de Priam furent remplis au mieux, par Duméný et Beaumavielle. »

« Cet Opera n'a été repris qu'une seule fois, le 11 Octobre 1712, et n'a point eu le même succès. »

Malgré celui que cet Ouvrage avoit eu dans sa nouveauté, on fit contre lui les deux épigrammes suivantes, que cite l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

Entre Campistron et Colasse,
Grand débat s'émut au Parnasse
Sur ce que l'Opera n'eut pas un sort heureux.
De son mauvais succès nul ne se croit coupable.
L'un dit que la musique est plate et misérable;
L'autre que la conduite et les vers sont affreux,
Et le grand Apollon, toujours juge équitable,
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

Lully, près du trépas, Quinault, sur le retour,
Abjurent l'Opera, renoncent à l'Amour,
Pressés de la frayeur que le remords leur donne
D'avoir gâté de jeunes cœurs,
Avec des vers touchans et des sons enchanteurs.
Colasse et Campistron ne gâteront personne.

Phocion, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Décembre 1688; imprimée, avec

une Préface, *in*-12, à Paris, en 1690, chez Thomas Guillain, et, ensuite, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Phocion, Général d'Athenes, a fait long-tems le bonheur de la République, par sa sagesse et ses exploits. Agnonide, devenu son concurrent, a été ébloui de l'éclat de sa gloire, et a résolu sa perte. A force de calomnies, il est parvenu à le rendre suspect aux Grecs et à le faire enfin proscrire. Ce Héros opprimé a été envoyé chez Cassander, successeur d'Alexandre, contre lequel il avoit tourné ses armes, et ce Roi doit être l'arbitre de son sort. Alcinoüs, fils d'Agnonide, jaloux de sauver ce Général infortuné, pere de Chrisis qu'il adore, l'a suivi dans son exil. Ce jeune Athénien, rempli de vertus, a obtenu sa grace, et le ramene dans sa Patrie. Phocion est exposé, de nouveau, aux persécutions d'Agnonide, qui fait prononcer, par le peuple, l'arrêt de sa mort. Alcinoüs rassemble ses amis et vole à son secours. Il le délivre, en effet, mais trop tard pour sauver sa vie. Ce malheureux vieillard a pris le poison qu'on lui a donné. Alcinoüs, désespéré de n'avoir pu jouir du fruit de sa victoire, court, lui-même, à la mort.

« Cette Tragédie, dont le sujet est pris des *Vies de Plutarque*, ne parut sur la scene que onze fois de suite, dit Campistron, dans la Préface qu'il a mise au-devant, et le Public la reçut avec tant d'in-

différence qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujours imputé son mauvais sort à la pitoyable manière dont le personnage le plus important fut représenté, » ajoute-t-il.

« En accordant à l'Auteur, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « sa Tragédie de *Phocion* est travaillée autant et plus » qu'aucune autre de sa façon, que la versification » est aussi noble et châtiée qu'il lui a été possible de » le faire, que l'intérêt est de ceux qui doivent pro- » duire les mouvemens les plus pathétiques, et qu'enfin » il y a plusieurs situations théatrales, » comme il le prétend, dans sa Préface, on ne pourra cependant trouver rien d'extraordinaire dans la conduite du Public, ni aucun lieu de blâmer l'Acteur qui remplissoit le premier rôle, si l'on veut se donner la peine d'examiner la Piece sans prévention. Elle est triste, froide et vuide d'action. Les deux premiers actes et une partie du suivant se passent en exposition et en récits, qui, malgré tout l'art de l'Auteur, sont ennuyeux. Les caracteres sont peu intéressans, En vain Phocion, Chrisis et Alcinoüs viennent-ils étaler des sentimens héroïques. Leur situation fait plus de peine qu'elle n'excite de compassion. On voit à regret un scélérat tel qu'Agnonide, triompher de Phocion, et que la mort d'Alcinoüs soit en pure perte. Au reste, nous ne convenons pas que les situations soient aussi heureuses, ni qu'elles produisent autant d'effet que M. de Campistron l'a présumé. »

Adrien, Tragédie, en cinq actes, tirée de l'Histoire de l'Eglise, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Janvier 1690; imprimée, avec une Préface, la même année, à Paris, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, ensuite, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Dioclétien, Empereur de Rome, attend le retour d'Adrien, son favori et le Général de ses armées, pour l'unir à Valérie, sa fille. Cette Princesse, qui aime Adrien, redoute cependant ce mariage, parce qu'il doit être funeste aux Chrétiens, dont elle a secrétement embrassé les maximes. Déja même elle a vu périr Sébaste, Capitaine des Gardes de son pere, pour avoir adopté leur culte. Adrien arrive, enfin, accompagné de la victoire. Valérie tremblante est conduite aux autels et y reçoit sa main. L'Empereur ordonne alors que le meurtre des Chrétiens consacre la fête de leur hymen. Cette Princesse, qui veut les sauver, ou périr avec eux, instruit Adrien, lui-même, de son noble dessein, et l'avertit qu'il ne doit se regarder comme son époux qu'en devenant le libérateur de ce peuple innocent. Elle lui expose, en même-tems, les grandes vérités de la Religion Chrétienne, avec l'éloquence la plus persuasive. Le cœur d'Adrien est frappé, tout-à-coup, d'un trait de lumiere. Il partage la croyânce et le zele de Valérie, et vole au secours de ses nouveaux freres; mais, mal-

gré ses efforts, ils sont tous exterminés. Dioclétien indigné de l'abjuration de son gendre résout sa mort et le fait conduire dans l'antre des tigres et des lions. Ces animaux féroces dépouillent leur rage devant Adrien et lui font des caresses. Ce miracle, opéré en sa faveur par une main invisible, ne sert qu'à redoubler le courroux de l'Empereur. Il fait saisir, de nouveau, Adrien et commande à ses soldats de le percer de mille dards. Adrien meurt, mais en Chrétien, qui ambitionne la palme du martyre. Ses propres bourreaux sont touchés de sa résignation. Ils finissent par reconnoître le même Dieu que lui, et vengent son trépas, en abandonnant Dioclétien.

L'Auteur de cette Piece, tirée de l'*Histoire de l'Eglise*, nous apprend, dans la Préface qu'il a mise au-devant, « qu'elle eut un succès assez bizarre. On la loua, on en dit du bien, ajoute-t il ; mais elle n'excita point cet empressement vif et général qui fait seul l'heureuse destinée des Pieces de Théatre. »

« Il est vrai, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, que cette Tragédie présente un tableau assez bien fait du caractere d'un des plus brillans siecles de l'Église, le zele héroïque et la sainte ferveur des premiers Chrétiens, et leur constance inébranlable à la vue des plus cruels supplices, que l'aveugle rage de leurs persécuteurs pouvoit inventer ; mais cela suffit-il pour faire la fortune d'un Poëme Dramatique, où l'on ne trouve, d'ail-

leurs, ni intérêt ni action? Les personnages de cette Piece semblent être privés de la faculté d'agir et de raisonner. Rien ne s'y fait que par la volonté déterminée d'une puissance suprême : c'est un miracle perpétuel ; et ce que l'Auteur a changé ou ajouté est encore plus merveilleux que le fonds du sujet. »

* *Tiridate*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Février 1691 ; imprimée, avec une Préface, la même année, à Paris, chez la veuve Louis Gontier, *in*-12, et, depuis, avec une nouvelle Préface, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Idylle d'Anet, Piece Lyrique, en un acte, mise en musique par Lully, fils aîné, représentée chez le Duc de Vendôme, à Anet, pendant le Carnaval de 1691 ; non imprimée.

On ne connoît cette petite Piece que parce qu'en dit Palaprat, dans sa Préface de la Comédie du *Grondeur*, faite en société avec son ami l'Abbé de Brueys. L'Idylle de Campistron, qui étoit, sans doute, à la louange du Dauphin, auquel le Duc de Vendôme donnoit des fêtes, durant le Carnaval, à son Château d'Anet, fut représentée pendant quatre jours de suite, alternativement avec une Églogue de Palaprat, rela-

tive au même objet. L'Idylle de Campistron a été perdue, et c'est là tout ce que l'on sait sur elle,

Aëtius, Tragédie, en cinq actes et en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Janvier 1693 ; non imprimée.

L'Auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Campistron* dit, au sujet de cette Tragédie, « qu'elle fut jouée avec le même succès et eut le même sort que *Phraate*. Nous y remarquons cependant une grande différence, ajoutent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. *Phraate* fut arrêté après sa premiere représentation et n'en obtint deux autres que long-tems après, et avec bien de la peine ; au lieu que rien n'interrompit le cours d'*Aëtius*. On en donna, de suite, treize représentations, depuis le 28 Janvier jusques et compris le 23 Février. La quatorzieme, le 12 Avril suivant, et le 31 Août de la même année la quinzieme et derniere. Ainsi le sort de ces deux Pieces n'est égal qu'en ce qu'elles n'ont jamais été imprimées ; mais les motifs en sont très-différens. Il n'étoit pas permis à M. de Campistron de faire paroître sa Tragédie de *Phraate*, qui avoit été supprimée par des ordres supérieurs, et l'on peut croire que la raison qui l'empêcha de joindre celle d'*Aëtius* au Recueil de ses Œuvres est qu'il ne l'en jugeoit pas assez digne. »

Au reste, quelques recherches qu'on ait faites sur

cette Tragédie on n'a pu apprendre quel en étoit le sujet, ni comment l'Auteur l'avoit traité.

Alcide, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique de Lully, fils, et de Marais, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 3 Février 1693; imprimée, la même année, à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et, ensuite, dans le tome quatrieme du *Recueil général des Opera.*

La Victoire, accompagnée de plusieurs Peuples, forme le Prologue, qui est tout à la gloire de Louis XIV.

Alcide, devenu amoureux d'Iole, son esclave; Déjanire qui, pour écarter sa rivale et regagner le cœur de son époux, le pare de la dépouille du centaure Nessus; les douleurs cruelles que ce fatal vêtement fait souffrir à Hercule, sa mort sur le mont Æta; Déjanire qui se tue de désespoir, et Iole, unie à Philoctete, son amant, tel est le fonds de ce Poëme, emprunté de la Mythologie, et qui est connu de tout le monde.

« Le sujet de cette Tragédie, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, est fort triste, mal conduit, et la versification en est

peu

peu lyrique; cependant les grands morceaux de musique en ont fait tout le succès. »

« Cet Opera, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, fut remis le 23 Juin 1705, sous le titre de *La Mort d'Hercule*. Le succès de cette reprise engagea l'Académie Royale de Musique à le remettre pendant l'été de 1716, sous le titre de *La Mort d'Alcide*. Il n'eut alors qu'un petit nombre de représentations, et l'on ne croyoit pas que cette Piece pût être remise. Cependant M. Berger, ayant été nommé pour régir l'Académie Royale de Musique, forma le dessein de faire reparoître cette Tragédie, et se flatta même de lui procurer une réussite marquée; mais, malgré ses soins et la dépense considérable qu'il fit, l'Opera de *La Mort d'Alcide* repris le 15 Octobre 1744, eut encore moins de succès, et ne fut joué que quatre fois. »

Cet Opera, dans sa nouveauté, donna lieu à l'épigramme suivante:

A force de forger on devient forgeron.
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer, il recule:
Voyez Hercule!

* *Le Jaloux désabusé*, Comédie, en cinq actes et en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Décembre 1709; imprimée, la même année, à Paris,

chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Pompeïa, Tragédie, en cinq actes, non représentée; imprimée, avec une Préface, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée à Paris, en 1750, *in*-12.

On a cru long-tems que cette Tragédie avoit été perdue, et c'est pour la premiere fois qu'elle a été imprimée dans la derniere édition des Œuvres de l'Auteur, faite à Paris en 1750. La Préface mise, par l'Éditeur, M. De Bonneval, à la tête de cette Piece, indique, de la maniere suivante, les sources où l'Auteur a puisé son sujet, et les diverses fortunes que *Pompeïa* a éprouvées.

« L'aventure de Clodius et de Pompeïa est si connue, qu'il paroît inutile d'en parler. Ceux qui en voudront apprendre les circonstances, n'ont qu'à lire diverses Lettres de Cicéron à Atticus, Plutarque, dans la vie de Jules-César et Suétone. Nos Romanciers et nos compositeurs d'anecdotes galantes, se sont aussi exercés sur le même sujet. »

« Rien n'est plus simple que le fonds de cette Fable. Clodius introduit chez César, pendant la solemnité des fêtes de la bonne Déesse, Pompeïa, répudiée par César. Voilà, en deux mots, toute la Tragédie. »

« Lorsque feu M, de Campistron la composa, il

sentit tout le comique dont un semblable sujet étoit susceptible ; mais il trouva dans son génie les ressources nécessaires pour faire de cet événement une Tragédie intéressante, noble, remplie des plus grands mouvemens, et enfin ce pathétique qui fait naître la terreur et la compassion. On lui a souvent ouï-dire, en parlant de cet Ouvrage, *Pompeïa aura un grand succès, ou tombera à la premiere représentation : point de milieu.* Il jugeoit de ses Ouvrages sans prévention; qualité rare dans un Auteur! »

« M. de Campistron avoit fait cette Piece après avoir fait jouer *Tiridate*. Il l'avoit mise en état d'être donnée au Public. On en a vu la copie au net en 1697. Elle avoit été lue aux grands Juges du tems. Feu M. le Prince de Conti se plaisoit à en réciter certains morceaux dont il avoit été touché. Il accusoit souvent la paresse de l'Auteur, et M. de Campistron promettoit toujours de donner *Pompeïa*. Enfin la guerre, où il falloit suivre feu M. le Duc de Vendôme, ne laissa plus à M. de Campistron le loisir de préparer et de faire jouer la Piece. Il laissa, en partant pour l'Italie, le manuscrit dans un coffre, qu'il trouva perdu à son retour. Il ne songea plus à sa Tragédie. »

« Quelque tems après sa mort, on trouva dans un mauvais sac quelques papiers. Celui qui fit la découverte ayant lu avec peine ces feuilles dispersées, fut charmé d'avoir recouvré une Piece, qu'on croyoit perdue, depuis long-tems. Il fit déchiffrer, du mieux qu'il put, ces feuilles, et les envoya à une personne,

à Paris, qu'il savoit avoir été intimement attachée à feu M. de Campistron, et à qui la mémoire de cet aimable Auteur étoit très-précieuse. Celui-ci a mis dans un ordre convenable ces différens lambeaux; un peu d'application a suffi pour remplir quelques lacunes et pour substituer les liaisons qui pouvoient manquer à quelques scenes. Il demanda ensuite la permission à la veuve de l'Auteur de la donner aux Comédiens. Mademoiselle Le Couvreur, à qui on avoit lu la Piece, témoignoit un empressement extraordinaire pour remplir le rôle de Pompeïa. Peut-être auroit-on succombé à ses sollicitations; mais la mort précipitée de cette grande Actrice dérangea tout, et fit rentrer *Pompeïa* dans les ténebres d'où le hasard l'avoit fait sortir. »

« Elle auroit été à jamais oubliée, sans l'infidélité d'un copiste, qui, en ayant gardé une copie, lorsqu'on lui confia le manuscrit, a été assez imprudent pour la faire voir. Que sait-on? Peut-être a-t-il été assez hardi pour vendre la copie, toute imparfaite qu'elle est, à quelque Libraire. Voilà les raisons qui ont déterminé les personnes intéressées à la gloire de M. de Campistron, à faire imprimer cette Œuvre posthume. »

L'Auteur des *Mémoires de sa Vie* nous apprend que « dans l'intervalle que lui donnoient les maux dont il étoit accablé, sur la fin de ses jours, il se mit à composer encore une Tragédie, intitulée *Juba.* » Il ne l'a point achevée, et l'on n'en connoît que le titre.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Décembre 1709.

PERSONNAGES.

DORANTE.

CÉLIE, son épouse.

JULIE, sœur de Dorante.

CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.

ÉRASTE, ami de Dorante et de Clitandre.

DUBOIS, secrétaire de Dorante.

JUSTINE, suivante de Célie.

BABET, suivante de Julie.

CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la maison de Dorante.

SUJET
DU JALOUX DÉSABUSÉ.

DORANTE, homme de robe, uniquement livré à son goût pour les plaisirs et la magnificence, est dépositaire d'un bien considérable, destiné au mariage de Julie, sa sœur. Sa répugnance à se dessaisir de cet argent, qui favorise ses dépenses, engage Célie, sa propre femme, à l'y déterminer, et la jalousie de Dorante est le ressort qu'elle met en jeu, pour y parvenir plus promptement. En conséquence, elle admet chez elle plusieurs Cavaliers, qui lui font une cour assidue, sous prétexte de rechercher la sœur de son mari. Ces visites fréquentes lui causent d'autant plus d'ombrage que tous les gens de sa maison, qui sont de concert avec Célie, lui font contre elle mille faux rapports, auxquels il ajoute foi, et qui le jettent dans les plus vives alarmes. Après un grand nombre d'épreuves, où la ja-

lousie de Dorante est portée au plus haut point, Célie ouvre enfin les yeux et comprend qu'elle a poussé les choses assez loin. Elle veut tout avouer à son mari et le désabuser ; mais Dorante lui épargne cette peine. Il arrive brusquement, en homme qui a pris son parti. Il dit à Clitandre, amant de sa sœur et cousin de Célie, qu'il consent que l'hymen le rende possesseur de Julie, pour ne laisser à sa femme aucun prétexte de voir du monde. Il dit à cette derniere de se préparer à partir pour la campagne. A ce discours, si peu attendu, Célie et Clitandre éclatent de rire. Dorante n'en est que plus irrité. Mais Célie prend soin d'appaiser son courroux, en lui déclarant que tout ce qui s'est passé n'a été qu'un artifice, imaginé dans le seul dessein de lui faire donner les mains au mariage qu'il est décidé à conclure. Dorante ne sait ce qu'il en doit croire et demande à Dubois, son Secrétaire et son confident, ce qu'il en pense lui-même. Dubois acheve de le désabuser, en lui disant qu'il étoit aussi du complot. Dorante se croit trop heureux d'apprendre le véritable objet de ces assemblées qui n'ont point été fatales à son honneur, et

alors il unit sans peine Julie à Clitandre, au grand contentement de toute la famille, et sur-tout de son nouveau beau-frere et de sa sœur, qui s'aimoient depuis long-tems.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE JALOUX DÉSABUSÉ.

« Les personnes qui suivoient le Théatre, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, durent apprendre avec quelque sorte de surprise le nom de l'Auteur de cette Comédie. Non-seulement M. de Campistron avoit adopté le genre Tragique et s'y étoit extrêmement distingué ; mais, de plus, il sembloit avoir abandonné cette carriere, par un silence de dix-huit ans. Cependant, au bout de ce tems, il reparut sur la scene, sous les auspices de Thalie. Mais ce Poëte n'eut pas lieu d'être pleinement satisfait du succès de ce dernier Ouvrage, et il faut avouer qu'on ne lui rendit pas assez de justice. La Piece eut douze représentations ; mais sans attirer beaucoup de monde. »

« Cette Comédie fut reprise le 16 Novembre 1724, et eut neuf représentations, qui furent reçues avec applaudissement. Depuis cette époque, elle est du nombre de celles qu'on joue dans le cours de l'année, et que le Public goûte de plus en plus. »

« Les sieurs Le Grand, fils, La Thorilliere, Dubreuil, Armand et Poisson remplirent les rôles de Dorante, de Clitandre, d'Eraste, de Dubois et de Champagne, et les Demoiselles Lamotte, Quinault, Labatte et du Boccage remplirent ceux de Célie, de Justine, de Julie et de Babet. »

« Voici ce qui donna lieu à faire reparoître cette Piece sur la scene en 1724. Tandis que la Cour étoit à Fontainebleau, les Comédiens qui resterent à Paris n'ayant point alors de Pieces nouvelles résolurent d'en remettre d'anciennes, et *Le Jaloux désabusé* fut du nombre. Le succès qu'eut alors cette Comédie engagea l'Auteur du *Mercure*, du mois de Décembre de la même année, à en donner un extrait, dans lequel il crut devoir insérer quelques réflexions critiques. « Sans cela,

» dit-il, nos extraits seroient tout-à-fait infruc-
» tueux. Nous y ajoutons ce qu'en a pensé le Pu-
» blic, dont nous ne sommes que les échos. »

« Sans pénétrer les intentions de l'Auteur de cette Critique, observent les freres Parfaict, nous allons rapporter ses réflexions, qui nous ont paru très-judicieuses. Au reste, en restituant au Public ce qu'il peut avoir prêté au *Mercure*, nous croyons devoir y ajouter, nous, ce que l'écho peut avoir oublié de répéter. »

« Comme l'Auteur du *Mercure* ne rapporte point de jugement général sur le plan de la Piece, on doit présumer que le Public et lui l'ont trouvé assez régulier ; aussi l'est-il en effet, si l'on en excepte quelques scenes, qui ne servent qu'à remplir les vuides que la simplicité du sujet laisse dans l'Ouvrage. Nous passons donc aux remarques sur les personnages de ce Poëme dramatique. Celui de Célie est le plus vivement critiqué, et, par malheur, cette critique n'est que trop juste. »

« C'est au Lecteur, dit le *Mercure*, à juger si
» le portrait de Célie, fait par Justine, acte pre-
» mier,

» mier, n'est point celui d'une coquette. Au
» troisieme acte, continue-t-il, la coquetterie
» paroît dans tout son jour, tant en récit qu'en
» action. Dorante raconte à Dubois ce qui s'est
» passé pendant le dîner entre Célie et Eraste. Si
» ce récit nous peint une coquette des plus insi-
» gnes, l'action qui suit donne le dernier coup
» au portrait. Dorante, outré de ce qui vient de
» se passer sous ses yeux, dit des injures à Célie,
» qui, loin de faire attention qu'elle a poussé la
» chose un peu trop avant, feint de s'évanouir et
» se fait apporter un fauteuil dans lequel elle se
» jette, pour rendre la chose plus touchante....
» Le pauvre Dorante est si bien la dupe de ce
» manége qu'il demande pardon à sa femme.
» Il fait plus : il la prie, devant son rival, de
» s'aller divertir, avec lui, dans une partie de sou-
» per, à laquelle il est invité ; mais il n'y va point,
» dans la peur, sans doute, d'être témoin de
» quelque scene plus cruelle encore pour lui que
» celle du dîner..... Au cinquieme acte, Célie
» ouvre enfin les yeux et comprend qu'elle en a
» trop fait pour une honnête femme, ou, du

» moins, pour une femme raisonnable. Elle veut » tout dire à son mari et le désabuser; mais son » mari lui épargne la peine d'un aveu si judi- » cieux. »

« Les remarques que le Critique fait sur les valets de cette Comédie tendent à prouver qu'ils sont presque inutiles et qu'ils servent peu à l'intrigue. Justine paroît y avoir plus de part, parce qu'on suppose qu'elle conseille Célie. A l'égard de Babet, on peut dire qu'elle n'est employée que dans trois scenes. Dans la premiere du premier acte, Justine, sous prétexte de l'instruire, expose les caracteres des principaux personnages qui doivent paroître sur la scene. Cette exposition étoit nécessaire au Spectateur, et il y a apparence que c'étoit là le seul objet du Poëte. A la seconde scene du quatrieme acte, Babet, qui semble s'ennuyer de jouer un rôle inutile, commence à agir, en achevant de rendre Dorante furieux, par un faux récit qu'elle lui fait de tout ce qui s'est passé au souper à Surene. Enfin elle reparoît à la quatrieme scene de l'acte suivant, pour écouter une déclaration d'amour

que lui fait Champagne ; ce qui, comme l'observe le Critique, est un hors d'œuvre, qui ne mérite pas d'être relevé. »

« Le rôle de Dubois est assez neuf et plaisant. On le donne pour confident à Dorante : on le fait entrer dans l'intrigue ; mais, avec sa bonne volonté, il n'opere presque rien, et Champagne y sert encore moins. Restent Julie, Clitandre, Dorante et Eraste. Nous passons sur les deux premiers qui n'ont rien d'assez singulier. Voyons la réflexion que l'Auteur du *Mercure* fait sur Eraste. « Eraste, dit-il, s'avise, au quatrieme » acte, d'être amoureux de Célie. C'est un » nouvel incident auquel les Spectateurs ne s'at- » tendoient point du tout. Il en fait confidence » à Justine, qui le renvoie à Célie même. Célie » reçoit cet aveu avec un sang-froid qui glace » Eraste. Elle le renvoie à des objets plus dignes » de ses soins et plus propres à y répondre. Outre » que cet amour vient un peu tard, on l'a trouvé » tout-à-fait inutile. Il y a apparence que l'Au- » teur ne l'a placé dans la Piece que pour mettre » un vernis sur le caractere de Célie, qui est » assez équivoque. Mais quelque fin que l'Au-

» teur se soit proposée on n'a pas approuvé le » chemin qu'il a pris pour y arriver. La Scene » Françoise est trop épurée pour souffrir une » déclaration d'amour faite à une personne » mariée. Moliere l'a osé faire, dans *George Dan-* » *din ;* mais il n'en a pas moins blessé les bonnes » mœurs et les bienséances théatrales. »

« Il seroit à souhaiter qu'un écho si judicieux eût voulu rapporter quelque chose, en particulier, sur Dorante, qui est le personnage dominant de la Piece. On ne peut nier qu'il ne soutienne parfaitement son caractere de jaloux, jusqu'au dénouement. »

Nous ajouterons ici au sentiment de l'Auteur du *Mercure* et des freres Parfaict, celui des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, qui s'expriment de cette maniere sur le *Le Jaloux désabusé*. « Ce sujet, simple et conduit avec art, présente des situations comiques et neuves au Théatre. Les inquiétudes, les défiances, les chagrins, le désespoir, les fureurs, tous les mouvemens de la jalousie y sont peints avec les couleurs les plus fortes et les plus vraies. Celui de Célie nous paroît outré. Est-il naturel qu'une épouse

aussi raisonnable inspire, de gaîté de cœur, une jalousie effrénée à un mari qu'elle aime et qui l'adore, et cela pour le forcer au mariage de sa sœur ? C'est pousser trop loin le desir d'obliger. On trouve dans cette Comédie une critique fine, délicate, judicieuse, soutenue de mille traits ingénieux. »

M. le Chevalier de Cubieres vient de donner au Théatre François une Comédie, en trois actes, en vers, sous le titre de *La Jeune Epouse*, qui a quelques ressemblances, pour le fonds du sujet, avec *Le Jaloux désabusé*, de Campistron. C'est également, dans les deux Pieces, une jeune et jolie femme entourée d'adorateurs, qu'elle ne souffre auprès d'elle que parce que l'un d'eux la sollicite vivement de lui faire obtenir la main de la sœur de son mari, et que les autres sont de sa société ; qu'elle ne peut, sans manquer aux convenances d'usage, les éloigner d'elle, quoique véritablement leurs fadeurs continuelles la fatiguent et lui déplaisent. Tous ces gens-là excitent, dans les deux Pieces, les soupçons injustes du mari, et les deux Auteurs l'ont fait

désabuser de sa jalousie, à-peu-près, de la même maniere.

La Comédie de M. le Chevalier de Cubieres a été représentée le 4 Juillet de cette année, 1788, et imprimée, à Paris, chez Cailleau, *in*-8°., avec une Epître dédicatoire adressée à l'Académie de Dijon, dont il est Membre.

Au reste, si M. le Chevalier de Cubieres paroît avoir imité, en quelque sorte, *Le Jaloux désabusé*, de Campistron, celui-ci a sûrement profité en composant sa Piece de celle de Hauteroche, intitulée *Les apparences trompeuses*, ou *Les Maris infideles*, en un acte, en vers, jouée au Théatre François, en 1673, et imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Promé, *in*-12, et Hauteroche a visiblement emprunté le même fonds de la Comédie du *Gentilhomme Guespin*, ou *Le Campagnard*, aussi en un acte, en vers, de De Visé, jouée, au même Théatre, en 1670, et imprimée, à Paris, la même année, chez Barbin, même format.

LE JALOUX DÉSABUSÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez; il est tems
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre!

JUSTINE.

Fort bien! Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom?

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet: j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais?
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais?
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et, depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux-esprits,
Impose, plaît, commande aux Belles de Paris;

D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Hé bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant, ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame:
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant:
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est, en effet, fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,

Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre !...
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient, depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous défendez pas et soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en êtes point à votre apprentissage !

BABET.

J'espere par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop ! Mais croyez, néanmoins,

Que Clitandre, en effet, est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique!

JUSTINE.

Éraste, son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont, sans doute....

(*Voyant que Babet paroît distraite.*)

Mais voici le grand point... Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si, de gré, si, par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien, sur tout....

BABET, *l'interrompant.*

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur!

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile!
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile;

Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point !
Vous répondez à tout et ne balancez point....
Mais il est tard ; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coîffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

JUSTINE, *seule*.

QUELLE rusée !... O siecle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez, hommes, tremblez ! j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours.... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

BON JOUR, Justine.

JUSTINE.

Hé bien, Champagne, que dit-on ?

Ton maître est-il content de nôtre invention ?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre ?

CHAMPAGNE, *tenant une Lettre à la main.*

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés....

JUSTINE, *l'interrompant.*

Te fatiguent, peut-être ?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait !

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh ! morbleu ! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle ?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci ! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi ?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frere y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante ?
Je la garantis fille encore à soixante ans !

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme !
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur ?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié !

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai !

SCENE IV.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

QUAND Monsieur sera prêt je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand, qu'on met au désespoir.
Il poursuit un Arrêt, qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre!

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit !
Franc messager d'amour, tu prétends....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satyre :
Ils vantent leurs talens, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh ! pourquoi me fâcher ?
Ma foi ! Monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre!

DUBOIS.

Téméraire ! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

DUBOIS.

Notre Patron, morbleu ! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire :
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : « Si vous vouliez me croire,
» Que vous auriez, Monsieur, et de bien et de gloire !
» Sans peine, sans travail, sans incommodité,
» Que vous seriez bientôt un Juge redouté !
» Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
» Où l'on ne pense rien que des badineries.
» Un air plus sérieux convient à votre état.
» La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
» Réformez votre habit, rendez-le plus modeste ;
» Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
» De la main du Greffier je prendrai les procès ;
» Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits :
» J'aurai le soin, sur-tout, de vous les bien écrire,
» Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
» Je ne vous trompe point. Regardez Ariston ;
» On l'estime par-tout, comme un autre Caton :
» La Province le craint, la Cour le considere ;
» Cependant son mérite est dans son Secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort !

CHAMPAGNE.

Ma foi ! vous êtes mal, et je plains votre sort !

DUBOIS.

Ah ! si Monsieur son pere, hélas ! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix !

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable :
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre !

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas ! si le bon-homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur....
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra, peut-être,
Où vous verrez son fils....

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un Billet.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue!
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers? Vous moquez-vous de moi!
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne-foi!

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secrétaire!

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la belle ?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire ?

Secrétaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier ?

DUBOIS, *à part.*

Fidelle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse !

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets !
Que lui dire ?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille ! parlons ; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler !
(*Chacun d'eux s'avance, de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée ?
Vous étiez, en secret, puissamment agité !
De grace, contentez ma curiosité ?

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure !

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure !

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion ;
Car vous devez savoir que j'excelle en morale ?
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
» Me disois-je, à moi-même, est-il donc arrêté,
» Qu'on ne trouve par-tout que contrariété ?
» Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
» Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ? »

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit ;
» Tout le monde connoît ses talens, sa prudence.
» S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
» Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
» Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.

» Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
» Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
» Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
» Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
» Que l'on vante par-tout et que l'on croit si fine,
» Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
» Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer?
» Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
» M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
» Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
» Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
» Sur-tout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
» Qu'on trouble, sans retour, par le plus foible ombrage! »

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
» Et que je sache, au moins, s'il entend le François,
» Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
» Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile,
» L'emploi de Secrétaire est mince chez Monsieur;
» Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
» Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon ame:
» Il gagnera bien plus à l'être de Madame. »

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit; changeons notre destin:
» Allons trouver Justine; expliquons-nous, enfin.
» Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
» Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;

» Que, pour en acquérir et pour la contenter,
» Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
» Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,
» Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.»

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez, cependant, comment nous raisonnions!

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste! et notre intelligence
Me donne désormais une entiere espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame?

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché:
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon, bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins, pourtant, son ame est combattue,
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes:
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fonds de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse:
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut!

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(*Lui présentant sa main.*)
Touche là: jure-moi que tu seras fidele?

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi ! Tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scélérat le parfait caractere.
Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais ?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, *seul.*

C'EST assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant !
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément !
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse !
Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse !
Je ne veux de mes jours voir Greffe, ni Procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès ?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*

QUEL effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends... Qu'a-t-il dit?... Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrêmité!
Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*Soupirant amérement.*)
Hélas!

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!...
Il ne voit rien; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE, *appercevant Dubois.*

Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis!

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystere.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérets...
(*A Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon pere fit long-tems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable, sans cesse?
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis désespéré!

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au Ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer!

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie!

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de-là que vient mon plus cruel tourment!
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
J'en plaisantois, sans cesse, et traitois de Bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
« Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
» Qui garde pour sa femme un amour véritable?
» C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
» Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
» Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
» Que je voudrai de bien aux amans de ma femme!

» Que ne croirai-je point devoir à leur amour
» S'ils peuvent, loin de moi, m'amuser tout le jour ! »

DUBOIS.

Hé pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance !
Sa beauté s'est accrue ; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion !

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis ; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(*A part.*)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage ?

Sages Italiens, que vous avez raison!...
(*A Dubois.*)
Vingt fainéans sans cesse assiégent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie:
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur!

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrette audace!
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout, d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort!

DORANTE.

Cependant, il faut que je l'endure,
Et le Public rira si ma bouche en murmure.
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...

(*A part.*)
Ah ! François ! qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale !

DUBOIS.

Belle réflexion !

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout
Si je ne vois cesser les manieres d'Éraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste :
Il veut que je le voie ; il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire!
Quand je veux avec elle entamer ce discours
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse;
J'en rougis !

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas !

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas !

DUBOIS.

C'est sans difficulté !

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guere,

Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrêmité serai-je donc réduit ?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme ?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal ?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Célie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis, sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre ;
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-tems ma peine et mon ennui....
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(*A part*)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(*A Dubois.*)
O Ciel!... J'entends du bruit... Je la vois ; laisse-nous.
(*Dubois sort.*)

SCENE III.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

QUI ne seroit trompé par ce maintien si doux ?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste !
Cependant ! Dieu le sait... Mais par où commencer ?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme !...
(*A Célie.*)
Poursuivons toutefois.... Allons... Bon jour, Madame.

CÉLIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
(*A Célie.*)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin ?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et, dans le même tems, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir ?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir ?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître ?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous, au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle !

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour !

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée !

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*Apart.*)
On permet... Que je joue un triste personnage !

CÉLIE.

En vérité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.

On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur:
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le Public se blesse;
Et toujours, attentive à ces soins importans,
Brave la calomnie et les discours du tems.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître!

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas!...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens ; j'ai trop peu de beauté !

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu ! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet !

CÉLIE, *avec fierté et en colere.*

Ah ! c'est donc tout de bon ?... Cependant, qu'ai-je fait
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense ?
Voyons ?

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence ?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais, encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher ?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre il en veut à Julie,
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que, dès le berceau, nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux !

En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manieres,
Depuis un certain tems, ne me conviennent gueres...
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais, vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que, pour éviter leur vue et leur discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere:
» Vous êtes trop farouche et trop particuliere.
» Recevez autrement tous les gens que je voi,
» Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
» Rendez à mes amis ma maison agréable;
» Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez.
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez Madame:
» Je sors; excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et, pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin! ...
(*A Célie.*)
Madame, j'avois tort. Je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime : il a du mérite et du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?
Différons ce malheur, gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les, vous-même.

DORANTE.

Moi?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CÉLIE.

Eh! bien donc, j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice !

CÉLIE.

Eh ! quoi, ne faut-il pas que je vous obéisse ?

DORANTE.

Oui, mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit !

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon !

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains !

CÉLIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

DORANTE.

D'où vient ?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces Messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point ?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste!

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Hé bien, Monsieur ?

DORANTE.

Voyez !

CÉLIE.

Je vois, de reste !
Qu'est-ce ?

DORANTE.

Ah ! j'ai mal connu votre perfide cœur!
Morbleu !

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez... loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?

Mais, malgré tout cela, je ferai mon devoir :
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir. . .
(*Appercevant venir Eraste et Clitandre.*)
Les voici. . . Je leur vais expliquer ce mystere,
Leur dire que vous seul. . .

DORANTE, *l'interrompant.*

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point; je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh ! bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas ?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse !

SCENE IV.

ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE, DORANTE, CÉLIE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille!
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable!

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable!

CÉLIE.

Vous nous flattez, Messieurs!

CLITANDRE.

Non, Madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi c'est de fort bonne-foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé!

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.

Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre ?...
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux !
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame !

JUSTINE.

Le fat !

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager !

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CÉLIE, *à Eraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore !

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore !...
(*A Dorante.*)
Je gage que Dorante est de mon sentiment !...
(*Le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément....
(*A part.*)
Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête !

DORANTE, *à part.*

J'enrage !

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant !

DORANTE, *à part.*

Je crêve !

CÉLIE, *à Eraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire !

DORANTE, *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir !

CÉLIE, *à Eraste.*

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ÉRASTE.

Oh ! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable !

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir !...

(*A Eraste et à Clitandre.*)

Serviteur !

ÉRASTE.

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non : je vais revenir.

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il ?... Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez ?

CLITANDRE, *à Célie.*

De grace ! expliquez-vous ?

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment ?

CÉLIE.

Il est jaloux !

Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont des vrais sacrifices;
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment, de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Hé bien, Madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas ?

CÉLIE.

Assurément !

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas.
Travaillons ; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont Monsieur votre époux a déja l'ame atteinte.
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence ;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous ;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai des graces à vous rendre !
Mon sort est en vos mains, mon bonheur...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre,
L'amitié, que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous !
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur ?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place !

Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur ?

CÉLIE.

C'est trop !

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Hé d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule ?
Votre mere et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante !

CÉLIE.

Je crains de l'offenser ; mon devoir m'épouvante !
Je tremble à tout moment !

CLITANDRE.

Vous me désespérez !
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame ; je mourrai si votre bonté cesse !

CÉLIE.

Eh ! bien, jusqu'à la fin servons votre tendresse...
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez, peut-être.
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage !
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage !

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien :
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son Secrétaire.

SCENE II.

DUBOIS, JULIE, CLITANDRE, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

ÉLOIGNEZ-VOUS d'ici, Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

(*Clitandre sort.*)

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Julie.*

Je commence assez bien, ce me semble?
Et pour être apprentif au métier que je fais
J'y suis grec et rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien!

DUBOIS.

Quand je vous rends service
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car, enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison, dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(*Voyant entrer Dorante.*)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(*Julie sort, avec Babet.*)

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois !

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monsieur ?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé !
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever, de dépit et de rage !

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et, s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie !

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE.

DORANTE.

Notre entretien a très-mal réussi !

DUBOIS.

Tant pis !... Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sais-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide !
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait ?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet !

DUBOIS, *à part.*
(*A Dorante.*)

Tant mieux !... La perfidie est donc considérable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable !
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru ;
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée
Pour en pouvoir douter voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience.

Moins timide qu'Éraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais, vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois, tout bas, en dévorant ma rage!
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant!

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois a renverser la table.
Pour punir l'infidelle et pour me contenter
S'il m'eût été permis de la bien souffletter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient.... Mais j'ai craint lès brocards
Qu'on m'auroit aussi-tôt jetté, de toutes parts....
(*A part.*)
Que vous êtes heureux, vous, en qui la nature
Agit sans aucun art et regne toute pure;
Qui, bravant le Public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage, enfin, sans crainte d'aucun blâme,

Autorisa toujours à battre votre femme !
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos ?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !....
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-pere ; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh ! croyez-vous par-là soulager votre ennui ?
Ah ! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme légere !
Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit ;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route ?
Il soupire, il se plaint ; personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présens à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidelle.
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au Couvent ;
Mais bientôt, à l'insçu de toute sa famille,

Il va, pour la revoir, sangloter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valere par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour,
Et, lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parens, et la reprend ensuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober:
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler, ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilége!

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela, que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

Voulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux ?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé !

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé !

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire.
Dans la rage où je suis, perfide ?

CÉLIE.

Est-ce pour rire ?

DORANTE.

Non ; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais....
Je ne vous flatte point : craignez-moi désormais....
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment ?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.

Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer!

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai!

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux!
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter
Quand mon ressentiment est tout près d'éclater!
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi!
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?

J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...

(*A part.*)

Ventrebleu ! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Ah ! quel emportement !...

(*A Dubois.*)

Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.

Je me meurs ! ...

(*Dubois avance un fauteuil et Célie tombe dedans, en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame. ..

Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, Madame?

Hélas ! que votre état m'inspire de frayeur ! ...

(*A Dorante.*)

Elle ne répond point.... Vous avez tort, Monsieur...

(*A part.*)

Fort bien ! l'on ne peut mieux jouer son personnage...

(*A Dorante.*)

Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage. ..

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois, en ce moment,

Les funestes effets de mon emportement ;

Et quand je la regarde.... ah ! Dubois, qu'elle est belle

Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...

(*A Célie, en se jettant à ses pieds.*)

Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,

Soumis et repentant, embrasser vos genoux !

CÉLIE, *ouvrant ses yeux et les refermant aussi-tôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah ! quel objet !... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie ?

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi ?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grace, laissez-moi !

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir !

CÉLIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse !

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel, modérez ce courroux :
Voyez mon désespoir !

(*Il se releve en voyant entrer Justine.*)

SCENE VI.

JUSTINE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

JUSTINE, *à Célie.*

Hé! bien, partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée:
On vous attend.... Mais, Ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez, tous deux?

CÉLIE.

Justine?

JUSTINE.

Hé bien, Madame?

CÉLIE.

Ah! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, Monsieur? Vous aurez tout gâté?

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté!

JUSTINE, *bas.*

Vous?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, Monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports....
(*A Célie.*)
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois?

DORANTE.

Je l'adore!

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice!

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le contrat impose
De savoir, tour-à-tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y regne en souveraine....
On vient.... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne!

SCENE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE, *à Célie.*

MADAME, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez, sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade?

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra....

(*A Dorante.*)
Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*A Célie.*)

O Ciel !... Chacun cherche ses gens,
Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, Monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Eraste sortent.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination !
Je feins de plaisanter quand j'enrage, dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme!...
C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas!

(*Il s'en va.*)

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, Monsieur?

DORANTE.

Non.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*

Je ne sais que dire:
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?...

Qu'un galant homme est sot, quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon-homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace !

JUSTINE.

Donne. Par quelle main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul.*

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrette.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiette.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant, il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler:
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience;
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

BABET, DORANTE.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter, sans quartier!
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire!

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere? ...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux:
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monsieur? Cela n'est pas pressé!

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé!

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti?

BABET.

Fort bien, assurément!

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-tems, apparemment?

BABET.

Oui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours; tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah!...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés.
Ensuite dans le bois ils se sont *écartés.*
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais, presqu'à tous momens, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue!

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit, à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme!

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!...

(*A Babet.*)

Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement !
Éraste, en vérité, sait agir galamment :
Il le faut avouer ; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne !

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur !

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une Musique exquise ;
La fleur de l'Opera !

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas !

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux, tous, enfin, ont été sur les rangs,
Et Madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien !

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crêve, et ma douleur ne fut jamais si forte !...
(*A Babet.*)
Ensuite ?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris !

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en colere ?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire ?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux ?
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques ?

DORANTE.

Au contraire ; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres !
Ne feignez plus, Monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné ; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere ;
Ma langue une autre fois sera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien...
(*A part.*)
Ah ! que n'ai-je évité ce funeste entretien !

BABET.

Éloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perdue!
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera ; précipitez vos pas...
Fuyez... Qu'attendez-vous !

DORANTE.

Je me retire, hélas !
(*Il sort.*)

SCENE III.

BABET, *seule.*

Je suis, pour cette fois, contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor je le traiterai mieux !

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi ! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur ;
Ce mal les tient toujours. Par exemple, Monsieur. . .
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire ;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain !

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

JUSTINE, *seule.*

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours !
Nos amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire...
Le voici.

SCENE VI.

ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystere ?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zele est-il tout endormi ?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser ? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,

Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite et désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier:
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine!
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour?
Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécile...
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous, enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains;

La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas!

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit!

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique!

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?
Mais je suis un Phénix dans ma profession!
Outre que me chargeant d'une telle ambassade
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un Dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, Monsieur. M'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne:
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne, expliquez-vous, vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?

Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons ?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse.... O Ciel ! que vais-je devenir ?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir ?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée !
Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée ?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée ?
Je vous l'ai dit cent fois ; faut-il le répéter ?

CÉLIE.

Fort bien ! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre;

Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh! quoi, m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, Madame.

CÉLIE.

Encor? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon, bon!

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime, je vous adore et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre!

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots: l'amour veut un salaire;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un.
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avoûrai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder tout une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser?...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime:
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et sur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?...
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amans,
Sans doute, autorisé de pareils sentimens;
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.

De plus belles que moi seront moins scrupuleuses,
Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie !
C'en est trop !...

(*Célie sort.*)

SCENE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Eraste.*

Quel objet !... Il me met en furie !
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en appercevant Dorante.*

C'est Dorante !... Évitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DORANTE, *seul, et ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Eraste de l'autre.*

C'EN est fait, pour le coup, ma disgrace est certaine.
Elle fuit, l'infidelle! et la honte l'entraîne;
Et, lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir, tête à tête,
Se voir et se parler! Non, non, rien ne m'arrête;
Je ne balance plus et je cours me venger!....
Outrageons hardiment qui nous ose outrager!
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scene publique!
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?....
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'État que ma femme!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul.*

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme!... Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté!
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appâts,
Les soins de mille amans ne la toucheroient pas,

Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siecle malin,
De paroître au Public, ridicule ou chagrin?

SCENE II.

CHAMPAGNE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi, Monsieur?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici ?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?
Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chanter :
On songera peut-être alors à la retraite :
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer ;
Ou bien que, de concert, la compagnie entiere
Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere ;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satyre,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que, sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir, en même tems, le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah ! quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir !
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asyle
Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.

Loin de toutte fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir ; je suis trop accablé !...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous, enfin, quelque prix qu'il en coûte !
L'on ne résiste point à des tourmens pareils !...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CHAMPAGNE, *seul.*

OU va-t-il ? et pourquoi cette fuite soudaine ?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur ?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
Cet homme est enragé ! le diable le tourmente ! ...
Mais Babet vient... Ma foi ! je la trouve charmante !

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet; je le dis franchement.
Je t'aime.... Tu m'as plû d'abord infiniment!

BABET.

C'est parler sans façon !

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere ?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser :
Pour ton époux aussi je me viens proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage !...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal!
Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.

Près d'en voir le succès repondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir !

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi !

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi....
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie:
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?
Ah ! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais, je me donne au diable,
Elle est femme ; il suffit, elle est déraisonnable....
Elle vient.

BABET.

Nos amans la suivent, pas à pas.

SCENE V.

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi ! Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance ?...
Ciel !

CÉLIE.

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-tems le silence.
Je partage vos maux, et voudrois, de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur.
Mais cette feinte auroit des suites si terribles
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois ces malheurs que je dois prévenir...
(*A Justine.*)
Éraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Hélas!

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu!

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je crêve,
Et contre son projet tout mon cœur se souleve!

BABET, *à part.*

Étrange contre-tems!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous?
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagême.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, DUBOIS, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

ALLONS, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre....

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant, à son tour.*

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît ; après vous parlerez...
(*A Julie, en lui montrant Clitandre.*)
Ma sœur, Monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens, de bon cœur ; et pour cet hyménée
Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas !

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(*A Célie.*)
Je fais des vœux au Ciel pour cela... Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.

J'en ai beaucoup souffert ; je l'avoue, à ma honte !
J'ai balancé long-tems sans me déterminer :
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire,
(Voyant rire Célie.)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire ?
En vérité, ce ris est rare et singulier !...
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux ; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille et pourrez, à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre...
Mais, quoi ! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, Monsieur ;
Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur !

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit ! Suis-je si ridicule ?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule !
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison !

CÉLIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison :
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légere offense.
Ma mere est du projet ; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,

C'étoit notre dessein : nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir ; et vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis !

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh ! bien de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup !

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage ?

JULIE.

Assurément !

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi ! toi-même es entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui, sans doute ; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion, vous-même, en conviendrez ;
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercîrez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas ! si vous saviez pour soutenir ma feinte
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte !

Ah ! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît... Il vient fort à propos !

SCENE VII et derniere.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Eraste.*

Éraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait ?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...
Mais, dans le même tems, évitez ma présence :
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O Ciel ! quelle défense !

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander :
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*A Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, Madame.

Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame !
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire:
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et, me cachant au monde, au moins, pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain; rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et, puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part.*

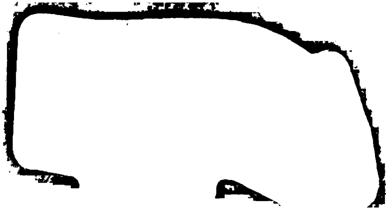
Elle est jeune, elle est belle et sage!... Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture et quelle grandeur d'ame!...
Exemple dans ce siecle et bien rare et bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...

(*Au Parterre.*)

Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

410